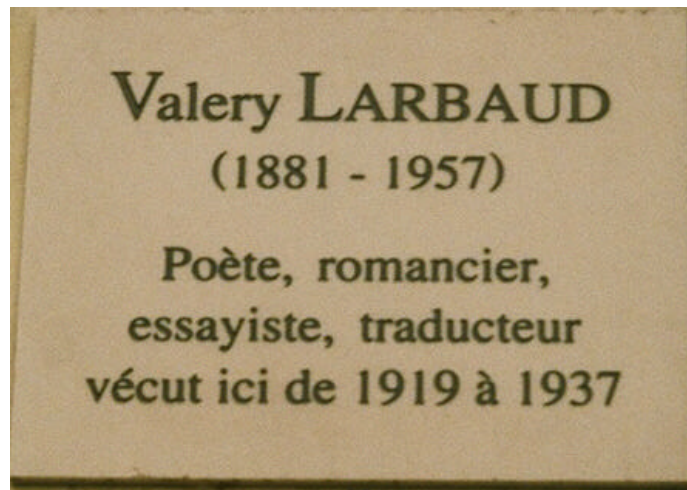


Michel Ballard

**VALERY LARBAUD :  
TRADUCTEUR GÉNÉREUX**



Valery Larbaud vécut à cette adresse (71, rue Cardinal-Lemoine, derrière le Panthéon, à Paris) de 1919 à 1937. Cet immeuble a été construit sur l'emplacement de la maison des Pères de la doctrine chrétienne où, en 1676, mourut Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie (1642), aujourd'hui Montréal.



**V**alery Larbaud est né le 29 août 1881 à Vichy et y est mort le 2 février 1957 après une ‘retirance’ de 22 ans. Entre ces deux moments ( l’enfance, et surtout la vieillesse marquée par la maladie) passés au centre de la France : une vie très active d’homme de lettres, poète, romancier, chroniqueur, critique, traducteur, traductologue, parcourant le monde à la découverte de nouveaux horizons, dans tous les sens du terme.

Après des études en province Larbaud part à Henri IV à Paris pour préparer son baccalauréat, devant ses échecs, sa mère le place au lycée de Moulins, mais il repart à Paris (Louis-le-Grand) pour faire sa philosophie. Mauvais élève, c’est un grand ‘liseur’, et il commence à découvrir la littérature anglo-saxonne (Whitman, Coleridge). Sa mère encourage son désir de devenir écrivain en faisant publier à son compte, en 1896, une première plaquette de poèmes : *Les Portiques*, publication à compte de mère, disait-il. La traduction est présente sous une forme détournée, classique, avec son second essai littéraire : *Les Archontes* (1900), comédie pastiche d’Aristophane, qu’il présente comme traduite du grec. Enfin, la traduction apparaît au sens plein du terme avec la publication, à ses frais, en 1901 de sa première version de *The Rhyme of the Ancient Mariner*, édition bilingue, qu’il retravaillera pour la publier à nouveau dix ans plus tard.

Larbaud aimait les langues et en particulier l’anglais, qu’il avait appris dès son enfance et auquel il avait ajouté l’allemand et le latin, puis l’italien et l’espagnol. De 1899 (où il découvre Whitman) à 1934 (où il révisé sa traduction de *Moglie del Sado* de Gianna Manzini), Larbaud n’a cessé de traduire ou d’inciter les autres à traduire. Certaines de ces traductions portaient sur des textes courts et ont été publiées dans les revues *Commerce*, *La Phalange* et la *N.R.F.* (textes de Francis Thompson, R.L. Stevenson, Landor, Chesterton, etc.). D’autres parurent dans des collectifs (comme le

Whitman) ou de manière individuelle. Les littératures de trois langues ont eu particulièrement sa faveur : l'anglais, l'espagnol et l'italien.

Larbaud fut, entre autres choses, un angliciste passionné. Il passe en novembre 1907 sa licence de langues (anglais-allemand) et inscrit une thèse sur Landor. La thèse ne sera jamais soutenue mais Landor sera l'objet d'études suivies, et Larbaud publiera, en 1911 une traduction partielle de *High and Low Life in Italy*. Ses séjours en Angleterre sont nombreux : premier voyage en 1902, qui lui inspire des poèmes ; séjour plus long en 1907 autour des deux sessions de sa licence ; nouveau séjour, plus long encore, en 1909, qui lui inspire un volume d'impressions, *Le Coeur de l'Angleterre* et des *Notes sur Stratford*. La relation de Larbaud à la langue anglaise et aux littératures anglo-saxonnes est très forte, viscérale même, puisqu'il alla jusqu'à rédiger, de 1912 à 1919, une partie de son journal en anglais.

Ceci ne l'empêchera pas de traduire le roman *Semaine Sainte* de Gabriel Miro en collaboration avec Noémi Larthe (1925) ; sa traduction d'un poème inédit de 78 vers 'Yerbas del Tarahamura', « Herbes du Tarahumara » de l'écrivain mexicain Alfonso Reyes fut une expérience malheureuse et les déceptions et les critiques de l'auteur l'amènèrent sans doute à revoir quelque peu sa conception de la traduction, qui était jusque-là davantage dans la veine classique française que proche du littéralisme. Malgré son goût pour l'Italie, ce n'est qu'à partir du milieu des années vingt que Larbaud entame une série de traductions d'auteurs italiens ; entre autres : trois essais de Bruno Barilli, traduits en collaboration avec Maria Nebbia et publiés dans *Commerce* (1926), du même auteur, mais seul comme traducteur, 'Vieille Parure' qui paraît également dans *Commerce* en 1929 ; 'La femme du sourd' de Gianna Manzini, traduit en collaboration avec Henri Marchand et publié également dans *Commerce* en 1934. A cela vont s'ajouter les Préfaces rédigées pour des traductions d'autres auteurs italiens par d'autres traducteurs : *A la nuit et autres poèmes* d'Aldo Caposso (1935) ; *Les Hommes gris* d'Ettore Settanni (1937).

Mais c'est à la traduction et à l'introduction des littératures de langue anglaise qu'il consacre le plus d'énergie. Larbaud ne cesse de publier des articles sur des auteurs anglais (en particulier dans les revues *La Phalange* et *La N.R.F.*) : « Les Dynastes de Thomas Hardy », des notes de lecture sur deux romans de H.G. Wells : *Tono-Bungay* et *Marriage*, des études sur William Ernest Henley, etc. Une sélection de ces écrits sera reprise dans ce *Vice impuni, la lecture. Domaine anglais* (Gallimard, 1936). Sa carrière de traducteur d'oeuvres anglaises était née sous le signe de Coleridge, pour s'affirmer avec des fragments de Landor et quelques essais de G.K.

Chesterton. Sa rencontre avec Arnold Bennett à Cannes en 1912 lui donne l'envie de traduire une de ses nouvelles, *The Matador of the Five Towns*, et de rédiger un article sur un de ses manuels : *Literary Taste*. Et surtout, Bennett lui fait découvrir Butler : il lui indique que cet auteur connaît un certain regain de faveur en Angleterre comme précurseur d'une réaction à l'esprit de l'époque victorienne.

Sa première lecture de *The Way of all Flesh* ne provoque pas chez lui de grand enthousiasme, mais peu à peu il se prend de goût pour l'auteur et décide d'en entreprendre la traduction. Gide fut pour beaucoup dans la naissance et l'éclosion de ce goût : cet animateur de *La N.R.F.* était alors en train de promouvoir une série de traductions de romans anglais, convaincu que cette exposition de la littérature française à des influences étrangères aurait un effet bénéfique (on sait que Gide s'engagea d'ailleurs personnellement dans l'entreprise avec le *Typhon* de Conrad). La majeure partie de la traduction des œuvres de Butler fut réalisée en Espagne, au cours des quatre années que Larbaud passa pratiquement à Alicante. Il travaille à *Erewhon* et à *Erewhon Revisited* en 1915 et 1916, à *The Way of All Flesh* en 1916 et 1917, au *Notebooks* en 1917 et 1918 et *Life and Habit* en 1918 et 1919. La publication des traductions s'étale de 1920 à 1924, avec la publication antérieure d'extraits dans *La N.R.F.* La critique française fut loin de partager l'enthousiasme de Larbaud pour Butler ; bref, les premières traductions sont un échec commercial, et Gallimard hésite même à poursuivre la publication. Celle des *Carnets* de Butler n'aura lieu qu'en 1936.

Dans le domaine américain, il écrit des notes sur Edgar Poe (accessibles dans *Ce Vice impuni*), aimerait participer à la promotion de Faulkner en France, mais Gallimard refuse l'introduction qu'il avait rédigée pour la traduction réalisée par Coindreau (on la trouve également dans *Ce Vice impuni*). Whitman avait été une découverte de jeunesse : dès 1899, Larbaud traduit des poèmes de l'auteur de *Leaves of grass* et il en poursuit l'étude en Allemagne en 1901, en vue d'un article destiné à *La Plume*, qui n'aboutit pas. Gide, également admirateur de ce poète, lance dès 1912 l'idée d'une traduction collective d'*Oeuvres choisies* de Whitman pour laquelle il sollicite ses relations. Larbaud accepte de participer et lorsque Gide propose de faire une introduction collective au recueil. Larbaud lui propose son étude commencée à Berlin.

Larbaud fut présenté à Joyce par Sylvia Beach en 1920. Il commença par lire *Dubliners*, *A Portrait of the Artist* et se lança ensuite dans *Ulysses*. L'intérêt de Larbaud pour ce nouvel auteur se matérialise dans une conférence qu'il donne en décembre 1921 à la Maison des Amis du Livre. Ce texte servira de Préface à la

## VALÉRY LARBAUD : TRADUCTEUR GÉNÉREUX

traduction de *Dubliners* qui paraît chez Plon en 1926, on le retrouve également dans le *Domaine anglais*. Tout en ayant beaucoup d'amitié et d'admiration pour Joyce, Larbaud ne se lance pas dans la traduction de ses oeuvres. Il recommande Auguste Morel pour celle d'*Ulysses* tout en acceptant de superviser l'entreprise, qui ne démarre vraiment qu'en 1924. En 1927, Stuart Gilbert, de passage à Paris, lit quelques pages de la traduction dans la librairie de Sylvia Beach et y trouve des erreurs, on lui propose alors de s'adjoindre à l'équipe comme conseiller, au même titre que Larbaud.

Le travail sur ce texte difficile fut long et la collaboration entre les traducteurs eux-mêmes et l'éditrice de Joyce, Mlle Monnier, souvent laborieuse. Joyce dans une lettre datée du 20 septembre 1928 rend hommage au soigneux travail de révision effectué par Larbaud qui non seulement rejette des ajouts indus de Morel mais infléchit la traduction vers une plus grande précision. La traduction paraît enfin en février 1929. Aucun des traducteurs exaspérés par ce pénible travail collectif ne participa au repas donné par Adrienne Monnier pour fêter l'événement. Larbaud semble avoir détruit sa correspondance avec les autres membres de l'équipe.

Destin étrange, mais tout compte fait assez naturel que celui d'un homme de lettres aussi généreux. Larbaud aujourd'hui n'occupe qu'une place médiocre dans la littérature française malgré une œuvre non négligeable (mais négligée) de poète, de romancier et d'essayiste ; sans doute, diront certains, parce qu'il s'est trop dispersé et occupé des autres, et que, faudrait-il ajouter, cet altruisme s'est manifesté dans des domaines au statut incertain ou second. Et pourtant au cœur de ce dilettantisme qu'on lui a accolé comme une étiquette (assez trompeuse ; il était toujours fort occupé) se trouve sans doute une part essentielle de sa force et de son intérêt car, disait-il : « la contrainte a rarement de bons effets...On ne fait jamais très bien les choses ennuyeuses et difficiles lorsqu'on les prend comme une fin ».

---

Source : *Circuit*, n° 82, hiver 2003-2004, p. 28-29.